CASIMIR DELAVIGNE 1793–1843

Le prêtre — Chant cinquième : Le dernier jour du carnaval

Vingt ans se sont passés : jusqu'au ciel Rome envoie
De tout un peuple ému les confuses rumeurs,
Regardez ce concours ! Écoutez ces clameurs !
Jamais soleil plus beau n'éclaira plus de joie.
Un jeune homme, lui seul, morne au milieu du bruit,
Sous le soleil frissonne et regrette la nuit.
Entraîné par le flux de la mer qui le presse,
Il l'entend, sans la voir, rouler ses flots épais
Du forum Flaminie au temple de la Paix,
Et reste indifférent à la publique ivresse.

Sur toi, Rome, un grand jour a lui !
As-tu pris Sagonte ou Numance ?
Quel grand homme traîne après lui
De tes enfants la foule immense ?
Après quarante ans de vertus,
Est-ce le vieux Cincinnatus
Qu'aux dieux le triomphe assimile ?
Vas-tu recevoir l'Africain,
Ou du chêne républicain
Ceindre le front de Paul-Émile ?

O cité veuve de tes droits,
Est-ce un des successeurs d'Octave
Qui de la dépouille des rois
Vient couronner la reine esclave ?
Aux jeux cours-tu de toute part
Pour applaudir un léopard
Que le sang chrétien désaltère ?
Vas-tu placer au rang des dieux
Quelque monstre humain dont les cieux
Ont enfin délivré la terre ?

Infidèle à ton Panthéon,
Du Christ épouse catholique,
Rome, est-ce Jule, est-ce Léon,
Qui t'attend dans la basilique ?
Non, ceinte du rameau pascal,
Sous son pardon pontifical
Ce n'est pas Jule qui t'appelle ;
Non ; ton héros, ton dictateur,
Ton pontife triomphateur,
Ton seul dieu, c'est Polichinelle !

Polichinelle en souverain
Rend ses décrets au Capitole ;
Rome a pour sceptre un tambourin ;
Rome, la sainte Rome, est folle.
Tous les âges et tous les rangs,
Sous leurs mille habits différents,
En char, à pied, masqués, sans masque,
Au vol se hâtent de saisir
L'égalité qui du plaisir
Vient signaler la mort fantasque.

Plus d’opprimés, plus d’oppresseurs !
Plus de distances mensongères !
Toutes les royautés sont sœurs,
Comme tous les cultes sont frères.
Une hérétique en char doré
Ose toucher le gant sacré
D’un cardinal à sa fenêtre ;
L’ambassadeur d’un roi récent
Veut bien saluer en passant
Le roi déchu qui fut son maître.

Ne cite pas, bruyant Paris,
Ton froid carnaval au front blême,
Qui, frissonnant sous un ciel gris,
N’est qu’un frère aîné du carême.
Il s’enveloppe jusqu’au cou
Dans les fourrures de Moscou ;
La fange a souillé son cortége ;
Colombine tremble, et je vois
Pantalon souffler dans ses doigts
Près d’Arlequin couvert de neige.

Adieu ton mardi si vanté,
Venise, adieu ses saturnales,
Ses mystères, sa volupté
Et ses mascarades navales !
C’est à peine si tu souris,
Quand il renaît sur les débris
De ta puissance foudroyée :
Ton carnaval et ses grelots
Se sont engloutis dans les flots
Où ta liberté s’est noyée.

Mais du Rialto l'âge d'or
Luit sur la cité d'Égérie,
Exil heureux, patrie encor
Pour ceux qui n'ont plus de patrie,
Salon de fête, qu'un ciel pur
Couvre de ce plafond d'azur
Qui rayonne sur Parthénope,
Grand bal ouvert aux promeneurs,
Dont un peuple fait les honneurs
A tous les peuples de l'Europe.

Il faut ta joie au carnaval,
Rome, il faut ta magnificence ;
Il faut ton soleil sans rival
Et ta liberté sans licence ;
Il faut tous tes rangs confondus,
Tes rois dans la foule perdus,
Ton égalité fraternelle ;
Il faut le contraste charmant
De ton délire d'un moment
Avec ta tristesse éternelle.

Courez, marquise en domino ;
Prélats, cachez-vous sous le masque ;
Dans les airs, filles d'Albano,
Agitez vos tambours de basque !
Du plaisir gais dilettanti,
A la grêle des confetti.
Que la grêle en sifflant réponde ;
Vive le jour sans lendemain !
Vive le carnaval romain !
C'est le seul carnaval du monde.

Pourtant, sous le balcon du palais Rospoli,
Ce jeune homme, en lambeaux, médite, enseveli
Dans quelque noir projet ou quelque horrible rêve.
Tantôt avec fierté sur la foule il relève
Son front, qu'avant le temps la débauche a pâli ;
Tantôt, pour se cacher, ramenant sur sa bouche
Les plis du vieux manteau qu'il froisse dans ses mains,
Il insulte en riant de son dédain farouche
Au spectacle nouveau qui ravit les Romains.

Contenez encore
L'ardeur qui dévore.
Ces chevaux rétifs !
La barrière à peine
Peut fermer l'arène
A leurs bonds captifs.

L'aigrette éclatante
Que dans leur attente
Ils livrent aux vents
Voltige, et sans cesse
S'élève ou s'abaisse
Sur leurs fronts mouvants.

Leur regard s'allume ;
Leur poitrail qui fume
Se cabre dans l'air.
Leurs pieds qui s'abattent
Du pavé qu'ils battent
Font jaillir l'éclair.

Vainement leur guide,
D'un bras intrépide,
Veut les enchaîner :
Tombant dans la lutte,
Il fait par sa chute
Rire et frissonner.

Soudain l’airain tonne ;
La trompette sonne ;
Rome pousse un cri ;
C’est l’éclair qui passe ;
Dévorez l’espace,
Fougueux barberi !

En vrai fils du Tibre,
Chacun d’eux est libre,
Et, sans cavalier,
Ces rivaux de gloire
Ont de leur victoire
L’honneur tout entier.

Leurs muscles se tendent ;
Des métaux qui pendent
Aux crins ondoyants
Le bruit les étonne,
La pointe aiguillonne
Leurs jarrets fuyants.

Heurté dans la lice,
L’un chancelle et glisse,
L’autre en furibond
Par-dessus l’athlète
Qu’à ses pieds il jette
A passé d’un bond.

Le vaincu se roule
Aux cris de la foule,
Et, demi-boiteux,
Poursuit sa carrière,
Blanc d’une poussière
Dont il est honteux.

Autre catastrophe !
Mais, en philosophe,
Ce prudent jouteur
S'assied sur la route,
Et veut de la joute
Rester spectateur.

Un pari s'engage,
Et lord Falkland gage
Contre un vieux manoir
Sa villa d'Albane,
Avec lord Atlane,
Pour le coureur noir.

Près d'eux la duchesse,
Dont le front se dresse,
Pâlit, et ce cœur,
Qu'à sa suite emporte
L'ardente cohorte,
Est tout au vainqueur.

Son mouchoir s'agite ;
Sa main blanche excite
L'alezan doré ;
Elle tremble, et même
Au peintre qu'elle aime
Il est préféré.

Le peuple au passage
Leur jette l'outrage,
Ou par ses bravos
Les exalte et nomme
Des vieux noms de Rome
Ces nobles rivaux :

« Un effort, Clélie !
« Brutus, l'Italie
« Suit tes pas des yeux !... »
Mais Brutus se lasse ;
Et César, qui passe,
A pour lui les dieux.

Au but César touche ;
Et de bouche en bouche
Il est répété,
Ce nom, qui, du reste,
Fut toujours funeste
A l'égalité.

Viens, juge suprême,
Décorer toi-même
Ce front sans rival ;
Sénateur unique
De la république,
Couronner un cheval !

Monte au Capitole,
Triomphante idole !
A lui, citoyens,
Cette palme verte
Autrefois offerte
A vos Fabiens !

Mais la foule à grand bruit comme un torrent s'écoule,
Et ce jeune Romain, que seul elle a laissé,
Semble ignorer encor que le bruit ait cessé.
Il regarde avec rage ; entre ses doigts il roule
Un écrit que bientôt il cache dans son sein.
Lui, si pâle, d'où vient qu'il pâlit d'épouvante,
Comme s'il eût touché le fer d'un assassin ?
Des plis de son manteau sa main sort frémissante.
Il demeure pourtant ; un immense concours
Revient, au jour tombant, se heurter sur le cours.
D'un premier moccolo la cire est allumée ;
Un second brille, un autre et cent autres encor ;
La folie à leur vue a repris son essor :
Un cri part, et du soir la fête est proclamée.

Guerre au moccolo !
Courez, sautez pour l'atteindre
D'en haut, d'en bas, pour l'éteindre,
Lancez l'air et l'eau.
A mort, dès qu'il étincelle !
Guerre, guerre universelle,
Mort au moccolo !

La nuit sur Rome a déployé ses voiles ;
Le jour en sort : mille errantes clartés,
Courant, roulant, volant de tous côtés,
Peuplent le cours de terrestres étoiles.
Marais lombards où, dans les eaux nageant,
Le riz balance une moisson d'argent,
Tel, sur vos bords par nos exploits célèbres,
Vole et se joue et luit l'insecte ailé,
Quand ses essaims dont l'air est étoilé,
Quand ses amours embrasent les ténèbres.

Guerre au moccolo !
Sur lui, dès qu'il étincelle,
Lancez l'air et l'eau.
Guerre, guerre universelle,
Mort au moccolo !

L'astre modeste à pied s'enfuit en vain ;
Du haut d'un char cette fière pléiade
En vain domine et croit tromper la main
Des assaillants qui tentent l'escalade.
Au bruit croissant du rire et des grelots
Voyez mourir ces feux à peine éclos !
Dernier avis d'une sagesse austère,
Que pour adieu nous laisse la gaîté :
Ainsi grandeur, gloire, talents, beauté,
Tout ce qui brille ainsi meurt sur la terre.

Guerre au moccolo !
Sur lui, dès qu'il étincelle,
Lancez l'air et l'eau.
Guerre, guerre universelle,
Mort au moccolo !

Des combattants le fol honneur s'irrite ;
Le cours rayonne ; il éblouit les yeux :
Mêlée ardente, embrasement joyeux
Qui de sa cendre en riant ressuscite !

Le carnaval, ivre de volupté,
Y tombe enfin dans des flots de clarté,
Et ces transports, ces cris, cette fumée,
Ces mille feux se croisant dans les airs,
Sont du mardi qui meurt brillant d'éclairs,
Sont du plaisir l'agonie enflammée.

Descends au tombeau,
Brillant mardi, l'airain sonne ;
Éteins au signal qu'il donne
Ton dernier flambeau !
Plus de cris, plus d'étincelles !
Paix et nuit universelles !
Rome est un tombeau.

Le jeune homme s'éloigne, et, si l'on pouvait lire
Sur ces beaux traits voilés des ténèbres du soir,
On verrait qu'il poursuit d'un regret sans espoir
Ces plaisirs dont lui seul dédaigna le délire.
À travers les détours de la vaste cité,
Toujours morne, il arrive au pied d'un monastère,
Et semble, en s'arrêtant près du seuil solitaire,
S'indigner de la honte où descend sa fierté.
Le marteau sous sa main a retenti dans l'ombre ;
La porte s'ouvre ; il jette une lettre au gardien,
Et, sans courber le front, l'œil irrité, l'air sombre,
Se retire en disant : « Pour le frère Adrien ! »